title : Notices des pièces de Molière (1661-1665) [*Histoire du théâtre français*, tome IX]

creator : François et Claude Parfaict

copyeditor : Emmanuelle Taton (Saisie et stylage sémantique) ; Éric Thiébaud (Édition TEI)

publisher : Sorbonne Université, LABEX OBVIL

issued : 2018

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/critique/parfaict\_histoire-theatre-09/

source : Parfaict, François (1698-1753) et Parfaict, Claude (1705-1777), *Histoire du théâtre français, depuis son origine jusqu’à présent, avec la vie des plus célèbres poètes dramatiques, un catalogue exact de leurs pièces, et des notes historiques et critiques*, tome IX, Paris, P. G. Le Mercier et Saillant, 1746. PDF : [Google](https://books.google.fr/books?id=M3BcAAAAcAAJ). N.-B. : Nous avons effectué quelques modifications sur le texte d’origine, outre une modernisation et une normalisation globales (des noms propres et communs) : ajout d’accents sur les majuscules, suppression de l’italique pour la ponctuation suivant un terme en italique ; remplacement des points par des virgules lorsqu’ils se situaient en milieu de phrase ; de même, remplacement des points faisant suite à des chiffres (pour les dates notamment) par des virgules, etc.

created : 1746

# X

## DONE156 La Veuve à la mode

## 336 = Amphytrion

## 343 = Médecin malgré lui

## 361 = Molière et Racine

## 367-368 = Mlle Du Parc

## 409

## 411-414 La Critique du Tartuffe

# XI

## 284-327 Troupe des comédiens du roi

## Autres

## 116-118 Bérénice

## 261-262 Phèdre = Avare

## 394-396 L’Ombre de Molière

## 453-454 Rosimont GEN

# XII

## 204 De Brie GEN

## 439 Fragmens de Molière GEN

## 471-473 De Brie GEN

## 473-474 Hubert GEN

# XIII

## 88 Amants magnifiques

## 186-187 Bourgeoises de qualité = Femmes savantes

## 294-295 Du Croisy GEN

## 296-298 La Grange GEN

# XIV

# 64-65 Médecins

## 108-116 Mélicerte

## 338 Avare

## 346 Ecole des maris

## 384 Tartuffe

## 530-532 Beauval GEN

## 535 Beauval GEN

# XV

## 248 Bourgeois gentihomme

# IX

# Autres textes

## Sur *L’École des femmes*

### Tome IX, p. 214-219. Zélinde, *ou* La Véritable Critique de l’École des femmes, et la Critique de la Critique

$214$ Comédie en prose, en un acte, de M. de Visé[[1]](#footnote-1).

Il est aisé de juger, par la façon dont Molière fit la Cr*itique* de son *École des femmes*, que ses censeurs ne furent pas contents. M. de Visé, qui, comme on l’a déjà vu, s’était déclaré contre Molière, crut devoir se signaler d’une manière plus marquée, en faisant une comédie qui embrassât la critique de *L’École des femmes* et celle de la *Critique* de cette pièce, faite par Molière $215$ lui-même. Voilà ce qui donne un titre si composé à la pièce, dont nous allons parler, et qui ne paraît pas avoir été représentée.

La scène se passe rue Saint-Denis dans la chambre d’un marchand de dentelles. Oriane, à l’insu de son père, se rend chez un marchand de dentelles, sous prétexte d’acheter quelque marchandise : mais en effet, pour y voir Mélante, qu’elle aime, et qui doit se trouver chez ce marchand. Oriane engage le marchand à lui dire son avis sur la comédie de *L’École des femmes*, et le marchand décide qu’elle est fort mauvaise : surviennent d’autres personnes, et enfin Zélinde, qu’on annonce comme un bel esprit ; celle-ci relève avec aigreur le vers

Et femme qui compose en sait plus qu’il ne faut.

« Quoi (continue Zélinde) blâmer le sexe et l’esprit tout ensemble ; sans doute qu’il veut que nous soyons aussi stupides et aussi ignorantes que son Agnès, mais il ne prend pas garde que l’ignorance et la stupidité font faire des choses à de semblables bêtes dont il n’y a que les personnes d’esprit qui se puissent défendre… Je ferai voir que son École des femmes est la plus $216$ méchante pièce qui ait jamais été faite, et que sans ce *le*, cet impertinent *le*, qu’il a pris dans une chanson, l’on n’aurait jamais parlé de cette comédie, etc. » Le surplus de la critique de Zélinde et des autres ne dépare pas ce que nous venons de rapporter. Arrive Mélante, qui est l’homme raisonnable de la pièce ; et voici ce qu’il dit de Molière :

MÉLANTE.

Quoique ce peintre se vante de travailler d’après nature, ce n’est toutefois qu’un fort mauvais copiste ; les portraits qu’il fait ne sont pas si ressemblants que le vulgaire se le persuade, et quoiqu’on publie qu’il dépeint bien les gens de qualité, je n’ai encore rien vu dans ses peintures qui leur ressemble. Il nous habille autrement que nous ne sommes, et s’il nous fait dire un mot, il nous le fait répéter cinquante fois ; et en ajoutant ainsi à nos habits, et à nos actions, il nous veut faire passer pour ce que nous ne sommes pas. C’est ce qu’Élomire (anagramme du nom de Molière) fait dans ses tableaux de la Cour, et c’est par là où il prétend tourner en ridicule des personnes dont l’ajustement répond à l’esprit ; qui ne font rien que la bienséance n’autorise, et qui n’ont rien que de recommandable : c’est pourquoi ce peintre doit prendre garde qu’après avoir voulu jouer les autres, il ne se trouve quelqu’un qui le joue lui-même.

Enfin la compagnie sort : il ne reste plus qu’Oriane avec sa suivante et Mélante. Ce dernier s’excuse à Oriane de $217$ son retardement sur la maladie de son oncle, qui est à l’extrémité ; dans le moment survient Cléarque, père d’Oriane.

[[2]](#footnote-2)CLÉARQUE *à Oriane*.

Quoi ! perfide, est-ce ici que demeure votre cousin Orphise ? et vous, monsieur…

CLÉON, *laquais de Mélante*.

Monsieur, votre oncle vient de mourir.

MÉLANTE.

Est-il possible ?

CLÉARQUE.

Qu’entends-je ?

ORIANE.

Ah ! mon père, ne vous emportez pas contre Mélante, après la perte qu’il vient de faire, et s’il est encore dans la résolution de m’épouser, consentez plutôt à mon mariage.

CLÉARQUE.

Puisque son mérite est soutenu du bien de son oncle, je n’ai plus sujet de m’y opposer, et s’il y consent, j’en suis d’accord.

MÉLANTE.

J’ai trop d’amour pour la belle Oriane, pour n’y pas consentir.

Dans un volume que M. de Visé fit paraître en 1664, intitulé : *Les Diversités galantes*, à l’article de la « Lettre sur les affaires du théâtre », cet auteur renouvela sa critique contre *L’École des femmes*, et voulut en attribuer toute la $218$ réussite au jeu des acteurs : le passage mérite d’être placé ici, attendu qu’il y est aussi parlé de la comédie de *Zélinde*.

« Une pièce sérieuse réussit pour son mérite, et sa bonté seule nous oblige à lui rendre justice, mais l’on va souvent voir en foule une pièce comique, encore qu’on la trouve méchante ; et l’on va plutôt aux ouvrages qui sont de la nature de ceux d’*Élomire* pour les gens que l’on croit y voir jouer que pour la judicieuse conduite de la pièce ; car on sait bien qu’il ne s’en pique pas… Les postures contribuent à la réussite de ces sortes de pièces, et elles doivent ordinairement tout leur succès aux grimaces d’un acteur.

« Nous en avons un exemple dans *L’École des femmes*, où les grimaces d’Arnolphe, le visage d’Alain, et la judicieuse scène du notaire, ont faire rire bien des gens ; et sur le récit que l’on en a fait, tout Paris a voulu voir cette comédie, mais *Élomire* ne doit pas pour cela publier que tout Paris a regardé *L’École des femmes* comme un chef-d’œuvre, puisque hors ses amis, qui voient ses ouvrages avec d’autres yeux que les autres, tout le monde en a d’abord reconnu $219$ les défauts. Ceux qui en virent la première représentation se souviennent bien qu’elle fut généralement condamnée, et quoique le mal que l’on dit d’un ouvrage vienne rarement aux oreilles d’un auteur, Élomire en a depuis ouï compter les défauts à tant de monde, qu’il a cru en devoir faire lui-même une *Critique*, pour empêcher les autres d’y travailler : ce qui fut cause que je fis ensuite ma *Zélinde*, voyant qu’il avait agi en père, et qu’il avait eu trop d’indulgence pour ses enfants. »

### Tome IX, p. 219-226. 1663. Le Portrait du peintre, *ou* La Contre-Critique de l’École des femmes

$219$ Comédie en vers, en un acte, de M. Boursault, représentée sur le théâtre de l’Hôtel de Bourgogne.

On prétend que Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Lisidas, de *La Critique de l’École des femmes*, $220$ et que pour s’en venger, il composa cette comédie ; quoi qu’il en soit elle est un peu plus modérée que celle de *Zélinde*, et les personnalités contre Molière y sont épargnées. « Mais il alla trop loin, en supposant une clef connue de *L’École des femmes*, qui indiquait les originaux copiés d’après nature[[3]](#footnote-3). » À l’imitation de *La Critique de l’École des femmes de Molière*, Boursault n’a mis aucune intrigue dans sa pièce ; c’est purement une conversation entre différentes personnes, et cette conversation rassemble toutes les critiques que les ennemis de Molière faisaient courir dans le monde contre sa comédie de *L’École des femmes*. M. Lisidor, auteur, feint de vouloir défendre la pièce de Molière, et voici quelques traits de cette défense qui feront connaître le faible talent de Boursault pour l’ironie.

LISIDOR.

      Jamais scène plaisante eut-elle tant d’appas ?

Que la scène d’Arnolphe, à qui l’on n’ouvre pas ?

N’a-t-on pour Alain une estime secrette,

Quand pour ouvrir la porte, il appelle Georgette,

………………………………………………………

$221$ ……… Ensuite, est-il rien qui ne plaise,

Dans ce que dit Arnolphe, et la fille Niaise ?

Rien de plus innocent se peut-il faire voir ?

Il arrive des champs, et désire savoir,

Si durant son absence elle s’est bien portée ;

*Hors les puces la nuit qui m’ont inquiétée,*

Répond Agnès. Voyez quelle adresse a l’auteur,

Comme il sait finement réveiller l’auditeur.

De peur que le sommeil ne se rendît le maître,

Jamais plus à propos, vit-on puces paraître ?

D’aucun trait plus galant se peut-on souvenir ?

Et ne dormait-on pas, s’il n’en eût fait venir, etc.

………………………………………………………

DORANTE, *marquis ridicule*.

Je soutiens, sans l’aimer, quoique l’envie oppose,

Que sa pièce *tragique* est une belle chose.

La compagnie se récrie sur le titre de tragédie que Dorante donne à *L’École des femmes*.

DORANTE.

      Mais je sais le théâtre, et j’en lis la pratique ;

Quand la scène est sanglante, une pièce est tragique.

Dans celle que je dis *le petit chat est mort*.

………………………………………………………

$222$ DAMIS.

Quoi le trépas d’un chat ensanglante la scène ?

AMARANTE.

Dans une tragédie un prince meurt, un roi.

DORANTE.

[[4]](#footnote-4)*Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.*

Et je tiens qu’une pièce est également bonne,

Quand un matou trépasse, ou quelque autre personne.

Cette pièce piqua Molière assez fortement pour ne pas ménager Boursault ; et dans *L’Impromptu de Versailles*, il nomma cet auteur et le traita mal du côté des talents, nous allons rapporter ce passage après avoir dit comment il est amené.

On sait que le sujet de *L’Impromptu de Versailles* n’est qu’une feinte répétition du commencement d’une pièce, où Molière fait paraître différentes personnes qui critiquent ses ouvrages. Mlle de Brie, comédienne, qui répète le rôle d’une sage coquette, dit :

Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà M. Lisidas qui vient de nous avertir qu’on a fait une pièce contre $223$ Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE, *marquis ridicule*.

Il est vrai, on me l’a voulu lire, c’est un nommé bre, bron, Brosaut qui l’a faite.

DU CROISI, *poète*.

Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault, mais à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main à cet ouvrage, et l’on en doit concevoir une assez haute attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens regardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a donné un coup de pinceau à son portrait ; mais nous nous sommes bien gardés d’y mettre nos noms, il lui aurait été trop glorieux de succomber aux yeux du monde, sous les efforts de tout le Parnasse, et pour rendre sa défaite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout exprès un auteur sans réputation.

………………………………………………………

Mlle de Brie feint d’interrompre son rôle, pour dire à Molière :

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi j’aurais joué ce petit monsieur l’auteur, qui se mêle d’écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle ? le beau sujet à divertir la Cour, que M. Boursault. Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l’ajuster pour le rendre plaisant ; et si quand on le bernerait sur le théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde ; ce lui serait trop d’honneur que d’être joué devant une auguste $224$ assemblée, il ne demanderait pas mieux ; et il m’attaque de gaieté de cœur, pour se faire connaître de quelque façon que ce soit. C’est un homme qui n’a rien à perdre, et les comédiens ne me l’ont déchaîné, que pour m’engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j’ai à faire. Mais enfin, j’en ferai ma déclaration publiquement ; je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs *Critiques* et leurs *Contre-Critiques* ; qu’ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j’en suis d’accord ; je leur abandonne de bon cœur tous mes ouvrages, ma figure, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qui leur plaira, s’ils en peuvent tirer quelque avantage. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m’a dit qu’ils m’attaquaient dans leur comédie. C’est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur, qui se mêle d’écrire pour eux : et voilà toute la réponse qu’ils auront de moi.

*L’Impromptu de Versailles* fut joué à la Cour et à Paris avant que Boursault eût fait imprimer sa pièce, qui ne fut achevée que le 17 novembre 1663. On peut croire que cet auteur sentit vivement ce que Molière avait dit de lui ; aussi dans l’avertissement qui précède sa comédie, il exprime amèrement son chagrin. Il faut le laisser parler.

« Je ne me serais jamais avise, mon cher lecteur, de vouloir t’ennuyer par $225$ une espèce de préface, si je n’étais obligé d’en faire le sacrifice à la gloire outragée des plus honnêtes gens de notre siècle. Si l’on s’était contenté de me ravir l’avantage d’avoir attaqué Molière, et de l’avoir réduit à la honteuse nécessité de recourir aux invectives pour repousser la satire spirituelle qui a mis en plein jour les défauts du plus considérable de ses ouvrages, j’eusse laissé la liberté du doute à tous ceux à qui l’on a voulu persuader que je n’étais pas l’auteur de la moindre chose que je sois capable de produire ; mais il n’est pas juste que je me laisse dépouiller d’un bien qui ne peut enrichir personne, et je suis contraint de défendre tout le Parnasse contre l’injurieuse charité qu’on lui a voulu prêter. Les grands hommes n’ont point d’occupations si basses, ils ne travaillent qu’alors qu’il y a de la gloire à acquérir ; et c’est dire assez clairement que Molière n’a rien à craindre d’eux. Pour moi je suis redevable à l’outrage qu’il m’a voulu faire ; croire ma pièce digne de ceux qui sont accusés d’y avoir mis la main, c’est demeurer d’accord de son mérite, et toutes les injures qu’on me dit dans le galimatias que Molière appelle *Impromptu*, ne $226$ peuvent détruire la bonne opinion qu’il a fait concevoir de mon ouvrage. »

Boursault s’en tint à cette petite réponse, et sans doute il prit le parti du silence, parce qu’il sentit qu’il avait le premier tort, en attaquant Molière qui ne lui avait rien dit ; et de plus, il jugea sagement qu’il avait affaire à un homme qui le mènerait loin. Ainsi se termina le différend de Boursault avec Molière.

### Tome IX, p. 244-245. 1664. Les Amours de Calotin [prologue]

$244$ Comédie en trois actes et en vers, par M. Chevalier, représentée sur le Théâtre royal du Marais.

Le premier acte et la première scène du second forment une espèce de prologue au reste de la pièce, avec laquelle ils n’ont aucun rapport. Un Marquis, partisan des ouvrages de Molière, dispute avec un Baron, qui donne la préférence au théâtre du Marais.

LE BARON.

Hors Molière, pour vous, il n’est point de salut.

LE MARQUIS.

Et pour te faire voir sa valeur infinie,

Il tire quatre parts dedans sa compagnie.

Arrivent le Chevalier, qui approuve fort *La Critique de l’École des femmes*, et le Comte, qui fait le récit de *La Contre-Critique*. On voit paraître ensuite le Baron de la Crasse, le Marquis de Mascarille, M. de la Souche, la Comtesse de Beaulieu et sa fille, qui demandent des places, et se retirent aussitôt qu’ils $245$ s’entendent nommer, craignant de n’être pas plus épargnés sur le théâtre du Marais, qu’ils l’ont été au Palais-Royal, et à l’Hôtel de Bourgogne. […]

## Sur *L’Impromptu de Versailles*

### Tome IX, p. 227-232. 1663. L’Impromptu de l’Hôtel de Condé

$227$ Comédie en un acte, en vers, de M. de Montfleury, représentée sur le théâtre de l’Hôtel de Bourgogne.

Les railleries piquantes de Molière sur le jeu, peut-être un peu chargé, de quelques comédiens de l’Hôtel de $228$ Bourgogne ne restèrent pas sans réplique. Montfleury se crut obligé de venger son père et les autres comédiens critiqués dans *L’Impromptu de Versailles*. Voilà ce qui donna lieu à la petite comédie de *L’Impromptu de l’Hôtel de Condé*. La scène se passe au Palais dans la salle marchande. Le Marquis, la Marquise, Alcidon, Alis, marchande de livres, Beauchâteau et de Villiers, comédiens, composent les acteurs de cette pièce, qui n’est encore qu’une conversation entre les personnages que nous venons de nommer ; le Marquis se déclare amateur des talents de Molière.

[[5]](#footnote-5)ALCIDON.

      Te voilà donc Marquis, protecteur de Molière ?

LE MARQUIS.

Oui, morbleu, je le suis, protecteur déclaré,

Dis ce que tu voudras, il fait fort à mon gré.

ALCIDON.

LPIL’on pourrait faire mieux.

LE MARQUIS.

LPFCet homme est admirable,

Et dans tout ce qu’il fait il est inimitable.

ALCIDON.

Il est vrai qu’il récit avecque beaucoup d’art,

Témoin dedans Pompée alors qu’il fait César.

*$229$ À la Marquise.*

Madame, avez-vous vu dans ces tapisseries

LPICes héros de romans ?

LA MARQUISE.

LPMOui.

LE MARQUIS.

LPFBelles railleries.

ALCIDON.

Il est fait tout de même ; il vient le nez au vent,

Les pieds en parenthèse, et l’épaule en avant,

Sa perruque qui suit le côté qu’il avance,

Plus pleine de laurier qu’un jambon de Mayence ;

Les mains que les côtés, d’un air peu négligé,

La tête sur le dos, comme un mulet chargé,

Les yeux fort égarés, puis débitant ses rôles,

D’un hoquet éternel, sépare ses paroles,

Et lorsque l’on lui dit ; *et commandez ici*,

LPCIl répond.

*Connaissez-vous César de lui parler ainsi ?*

*Que m’offrait de pis la fortune ennemie,*

*À moi qui tiens le sceptre égal à l’infamie.*

LE MARQUIS.

Non pour le sérieux, c’est un méchant acteur,

J’en demeure d’accord, mais il est bon farceur,

…………………………………………………

LPIIl contrefait, morbleu, ceux de l’Hôtel.

$230$ ALCIDON.

LPFÉcoute,

S’il contrefait si bien leurs tons et leurs détours,

Il devrait par ma foi, les imiter toujours,

Ce serait pour Molière une assez bonne affaire,

S’il quittait son récit pour les bien contrefaire,

Car l’on voit à l’Hôtel des acteurs merveilleux.

LE MARQUIS.

Molière, Dieu me damne, en sait vingt fois plus qu’eux.

Ces acteurs dans les vers que l’on leur donne à dire,

Ignorent les endroits qui pourraient faire rire,

Ils ont beau faire effort, ils les cherchent en vain,

Mais Molière les trouve : et c’est le fin du fin.

Car quand il contrefait de Villiers dans *Œdipe*,

Beauchâteau dans *Le Cid*, sa femme qu’il constipe,

Et que dans *Nicomède* il fait voir Montfleury,

L’on rit dans les endroits, où l’on n’a jamais ri ;

Et dedans cet endroit, où sa main les assemble,

Il fait plus rire seul que tous ces quatre ensemble.

$231$ ALCIDON.

C’est de lui que l’on rit, Marquis, ce n’est pas d’eux ;

…………………………………………………

Mais dans cet *Impromptu* que tu sais si plaisant,

S’il est, comme tu dis, si fort divertissant,

LPIPourquoi rit-on si peu ?

LE MARQUIS.

LPFPourquoi ? c’est qu’on admire :

Crois-tu s’il eût voulu, qu’il n’eût pas bien fait rire ?

Quoi ne pouvait-il pas ayant le même corps,

En faire encore agir les burlesques ressorts ?

Et n’a-t-il pas en lui cet homme inimitable ?

De ses contorsions la source inépuisable ?

Madame, donnez-nous un peu son *Impromptu*.

ALIS.

LPISon *Impromptu*, monsieur ?

LE MARQUIS.

LPMComment ?

ALCIDON.

LPFTe moques-tu ?

LPIIl n’est pas imprimé.

LE MARQUIS.

LPFCette pièce est fort bonne,

Molière est mon ami je veux qu’il vous la donne,

LPIPour de l’argent, s’entend.

$232$ALIS.

LPFQuoi, ce que tant de gens…

LE MARQUIS.

LPINon, non, c’est l’*Impromptu*…

ALIS.

LPFL’Impromptu de trois ans ;

LE MARQUIS.

LPIDe trois ans ?

ALIS.

LPMOui, monsieur.

LE MARQUIS.

LPFDe trois ans ? comment diables ?

ALIS.

Il a joué cela vingt fois au bout des tables,

Et l’on sait dans Paris, que faute d’un bon mot,

De cela chez les grands, il payait son écot.

LE MARQUIS.

Oui des comédiens, j’en ai su quelque chose,

LPIMais le reste…

ALIS.

LPFLe reste est une farce en prose,

Aussi vieille qu’Hérode.

### Tome IX, p. 233-234. 1663. Réponse à l’Impromptu de Versailles, *ou* La Vengeance des marquis.

$233$ Comédie en un acte, en prose, de M. de Villiers, représentée sur le théâtre de l’Hôtel de Bourgogne.

Quelque faible que soit *L’Impromptu de l’Hôtel de Condé*, on le trouvera cependant un chef-d’œuvre, si on le compare à *La Vengeance des marquis* de Villiers, dont la pièce ne fait que répéter grossièrement ce que Montfleury a mis dans sa petite comédie. Ce qu’on trouve de plus dans celle-ci, c’est beaucoup de personnalités outrageantes contre Molière. Voici un fait que de Villiers avance au sujet de la comédie du *Prince jaloux*.

ORPHISE.

Il est si grand comédien (Molière) qu’il a été contraint de donner le rôle du Prince jaloux à un autre ; parce que l’on ne le pouvait souffrir dans cette comédie, qu’il devait mieux $234$ jouer que toutes les autres à cause qu’il en est l’auteur.

ARISTE.

[[6]](#footnote-6)Il contrefait d’abord les marquis, avec le masque de Mascarille, il n’osait le jouer autrement ; mais à la fin il nous a fait voir qu’il avait le visage assez plaisant, pour représenter sans masque un personnage ridicule.

Il nous paraît inutile de dire que cet ouvrage est plus un dialogue qu’une comédie.

### Tome IX, p. 409-410. Beauchâteau [extrait]

[…]

$409$ Beauchâteau n’a jamais rempli que les seconds rôles tragiques et comiques[[7]](#footnote-7), mais il s’en acquitta avec succès. Cependant Molière dans son *Impromptu de Versailles* (scène première) contrefit Beauchâteau dans les stances du *Cid*.

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Il faut croire que c’était pour critiquer cet acteur de la façon peu naturelle dont il récitait.

Beauchâteau mourut au $410$ commencement du mois de septembre 1665. Voici l’épitaphe que Robinet lui fit.

*Lettre en vers du 13 septembre 1665.*

            Beauchâteau, de la Comédie,

            Est allé de vie à trépas :

            Souffre lecteur que je te die,

Qu’en sa place un pareil ne se trouverait pas.

C’est en vain que Molière tâcha de jouer son rôle,

            Il irais longtemps à l’école,

            Avant que d’égaler un tel original.

            Mais nous aurons tous l’avantage,

De jouer quelque jour son dernier personnage,

Si bien que rien jamais ne sera plus égal.

[…]

## Sur *Dom Juan*

### Tome X, p. 420-423. 1669. Le Nouveau Festin de Pierre, ou l’Athée foudroyé

$420$ Tragi-comédie de M. Rosimont, représentée sur le théâtre du Marais, au mois de novembre.

*Avis au lecteur.*

« Ce n’est pas d’aujourd’hui qu’on t’a présenté ce sujet. Les comédiens italiens l’ont apporté en France, et il a fait tant de bruit chez eux que toutes les troupes en ont voulu régaler le public. M. de Villiers l’a traité pour l’Hôtel de Bourgogne, et M. de Molière l’a fait voir depuis peu avec des beautés toutes particulières. Après une touche si considérable, tu t’étonneras que je me sois exposé à y mettre la main ; mais apprends que je me connais trop pour m’être flatté d’en faire quelque chose d’excellent, et que la troupe, dont j’ai l’honneur d’être, étant la seule qui ne l’a point représenté à Paris, j’ai cru qu’y joignant ces superbes [p. 421] ornements de théâtre qu’on voit d’ordinaire chez nous, elle pourrait profiter du bonheur qu’un sujet si fameux a toujours eu. Tu t’étonneras encore des fautes qui sont dans cet ouvrage, mais excuse une première pièce[[8]](#footnote-8), et saches qu’il est impossible de mettre celle-ci dans les règles : que même j’ai donné deux amis débauchés à Dom Juan, pour remplir davantage la scène ; que mon dessein n’a été que de te divertir, et que pour ta satisfaction, je tâcherai d’en faire une autre[[9]](#footnote-9) qui réparera tous ces défauts. Fais-moi la grâce cependant de ne point confondre ce *Festin de Pierre* avec un que tu as pu voir, ou pourra voir, sous le nom de M. Dorimon. Nos deux noms ont assez de rapport pour t’empêcher de lire celui-ci, croyant que c’est le même ; et quoique le sien soit infiniment meilleur, ne me refuse pas un quart d’heure de ton temps. »

Ce que nous avons dit aux articles des pièces qui ont été composées sur le même sujet, par de Villiers, Dorimon, [p. 422] et M. Molière nous dispense d’entrer dans le détail de celle-ci. Il suffit de dire qu’elle est un peu au-dessus des deux premières, et fort inférieure à l’autre, et de rendre compte des changements que M. Rosimont y a fait. D’abord, pour éviter la censure des gens dévots, il feint que ses personnages sont païens. Il retranche une partie des événements de la vie de Dom Juan que les deux premiers auteurs ont mis en action, et qu’ici, ainsi que chez Molière, l’on suppose arrivés avant l’ouverture de la pièce. Ce vide est rempli par les scènes de Dom Felix et de Dom Lope, camarades de débauche de Dom Juan, qui périssent à table en sa présence, et viennent après leur mort l’avertir de changer de vie. Ajoutez que les scènes de la statue sont extrêmement longues. Il résulte de tout cela que le poème dont nous parlons n’est pas fort bon, mais qu’il y avait beaucoup de spectacle ; et c’est ce qui convenait au théâtre du Marais, qui se soutenait principalement par ses machines et ses magnifiques décorations. Robinet n’a pas manqué de parler de cette pièce lorsqu’elle parut : c’est dans sa lettre en vers du 30 novembre 1669.

[p. 423]       Mercredi[[10]](#footnote-10) ledit abbé sire[[11]](#footnote-11),

À qui tout bonheur je désire,

Vint à celle des Italiens,

Bien aimés de nos citoyens ;

Et vit le beau Festin de Pierre,

Et qui ferait rire une pierre ;

Où, comme des originaux,

Tous les acteurs sont sans égaux,

Et font sans doute des merveilles,

Qui n’ont point ailleurs de pareilles.

Néanmoins, Messieurs du Marais,

N’épargnant point pour ce les frais,

L’ont représenté sur la scène[[12]](#footnote-12),

Oui, c’est une chose certaine,

Avec de nouveaux ornements,

Qui semblaient des enchantements ;

Et *Rosimont* de cette troupe,

Grimpant le mont à double croupe,

A mis ce grand sujet en vers,

Avec des agréments divers,

Qui chez eux attirent le monde,

Dont notre vaste ville abonde.

### Tome XII, p. 61-64. 1677. Le Festin de Pierre

$61$ Comédie de M. Molière, mise en vers par M. Corneille de L’Isle, représentée sur le théâtre de Guénégaud, le vendredi 12 février.

« [[13]](#footnote-13)Cette pièce, dont les comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations, est la même que feu M. Molière fit jouer en prose peu de temps avant sa mort[[14]](#footnote-14). Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi[[15]](#footnote-15) m’ayant engagé à la mettre en vers, je me réservai la liberté d’adoucir $62$ certaines expressions qui avaient blessé les scrupuleux. J’ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste, à l’exception des scènes du troisième et du cinquième acte, où j’ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutées à cet excellent original, et dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée. »

Nous croyons que ce petit *avis* placé fera plaisir au lecteur, puisqu’il le mettra au fait de la différence qui se trouve de cette comédie avec celle de Molière. M. de Visé, lié alors avec M. Corneille de L’Isle, n’oublia pas à parler du *Festin de Pierre* mis en vers. Voici le compte qu’il en rendit.

« [[16]](#footnote-16)Cependant vous saurez qu’on a fait revivre une pièce dont vous n’osiez dire, il y a cinq ou six ans[[17]](#footnote-17), tout le bien que vous en pensiez, à cause de certaines choses qui blessaient la délicatesse des scrupuleux. Elle en est à présent tout à fait purgée ; et au lieu qu’elle était en prose, elle a été mise en vers d’une manière qui a fait dire $63$ qu’au lieu d’avoir rien perdu des beautés de son original, elle en avait acquis de nouvelles. Vous voyez bien que c’est du *Festin de Pierre*, du fameux Molière, dont je vous parle. Il a été extraordinairement suivi pendant les six représentations qui en ont été données ; et il aurait été sans doute fort loin, si les comédiens, qui sont plus religieux qu’on ne les veut faire croire, n’eussent pas pris d’eux-mêmes la publication du Jubilé pour un ordre de fermer le théâtre. Le grand succès de cette pièce est un effet de la prudence de M. Corneille le jeune, qui en a fait les vers, et qui n’y a mis que des scènes agréables en la place de celles qu’il a été à propos d’en retrancher. Il me souvient, madame, que vous m’avez autrefois demandé pourquoi cette pièce s’appelle *Le Festin de Pierre*, n’y trouvant rien qui convînt parfaitement à ce titre. Vous aviez sujet de soutenir qu’il n’y avait pas d’apparence que ce fût parce que le Commandeur tué par Dom Juan se nommait Dom Pèdre, ou Dom Pierre. Un cavalier, qui a fait le voyage d’Espagne, m’en apprit il y a quelques jours la véritable raison. C’est là qu’il prétend que cette aventure soit arrivée, et on y voit encore $64$ (dit-il) les restes de la statue du Commandeur ; mais cela ne conclut pas qu’il soit vrai que cette statue ait remué la tête, et qu’elle ait été se mettre à table chez le Dom Juan de la comédie, comme on l’assure en Espagne. Ce qu’il y a de certain, c’est que les Espagnols sont les premiers qui ont mis ce sujet sur le théâtre, et que *Tirso de Molina*, qui l’a traité, l’a intitulé El combidado de Piedra, ce qui est mal rendu en notre langue par *le Festin de Pierre* : ces parole ne signifiant rien autre chose que *le Convié de Pierre*, c’est-à-dire *sa Statue de marbre conviée à un repas*.

## Sur Molière et Racine

### Tome IX, p. 304-305. 1664. La Thébaïde ou les Frères ennemis [extrait]

$304$ Tragédie de M. Racine, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le vendredi 20 juin[[18]](#footnote-18).

Une tradition constante veut que le sujet de cette tragédie ait été donné par Molière à M. Racine. Si ce fait est vrai, c’est une obligation que nous aurions de plus à Molière, de nous avoir acquis cet admirable génie. M. Racine convient, dans la préface de cette tragédie, qu’on l’engagea à travailler pour le théâtre, et que le sujet de la Thébaïde lui fut proposé.

« [[19]](#footnote-19)Le lecteur me permettra de lui demander un peu plus d’indulgence pour cette pièce que pour les autres qui la suivent. J’étais fort jeune quand je la fis. Quelques vers que j’avais faits alors tombèrent par hasard entre les mains $305$ de quelques personnes d’esprit, ils m’excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la Thébaïde. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou, sous le nom d’*Antigone*… et il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l’une sert de matière aux *Phéniciennes* d’Euripide, et l’autre à l’*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité avait pu nuire à sa pièce, qui d’ailleurs est remplie de quantité de beaux endroits[[20]](#footnote-20)… La catastrophe de ma pièce est peut-être trop sanglante : en effet, il n’y paraît presque pas un acteur qui ne meure à la fin ; mais aussi c’est la Thébaïde, c’est-à-dire le sujet le plus tragique de l’Antiquité. »

[…]

### Tome IX, p. 386-391. 1665. Alexandre

$386$ Tragédie de m. Racine, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, et sur celui de l’Hôtel de Bourgogne, le même jour, vers le 12 ou le 15 du mois de décembre.

Voici un exemple unique ; une même pièce jouée dans sa nouveauté sur deux théâtres à Paris. Ce fait, quoique peu connu, se trouve rapporté dans trois différents ouvrages, le *Bolæana*, le *Fureteriana*, et les lettres en vers de Robinet. Pour épargner au lecteur la $387$ la peine de parcourir ces livres, nous allons transcrire les passages qui regardent la tragédie d’*Alexandre* de M. Racine.

« [[21]](#footnote-21)*Alexandre* de Racine fut joué d’abord par la troupe de Molière ; mais ses acteurs jouant trop lâchement la pièce, l’auteur se rendit aux avis de ses amis, qui lui conseillèrent de la retirer, et de la donner aux grands comédiens de l’Hôtel de Bourgogne ; elle eut en effet chez eux tout le succès qu’elle méritait, ce qui déplut fort à Molière ; outre que Racine lui avait débauché la Du Parc, qui était la plus fameuse de ses actrices, et qui depuis joua à ravir dans le rôle d’Andromaque. De là vint la brouillerie de Molière et de Racine, qui s’étudiaient tous deux à soutenir leur théâtre avec une pareille émulation. »

« [[22]](#footnote-22)…… Quoi vous ne savez pas ce qui arriva à M. Racine au sujet de sa pièce d’*Alexandre*, qui est un ouvrage achevé ? Ses amis l’avaient tous assuré de la bonté de sa pièce, ils avaient raison. Lui, sur cette confiance, la met dans les mains de la troupe de Molière. Qu’arriva-t-il ? cette pièce si belle tomba. M. Racine, au désespoir d’un si mauvais succès, s’en prend à ses amis, qui lui en avaient donné si bonne $388$ opinion. À cela les amis répondirent : votre pièce est excellente, mais vous la donnez à jouer à une troupe qui ne sait jouer que le comique ; c’est pour cela seulement qu’elle n’a pas réussi ; mais donnez-la à l’Hôtel de Bourgogne, vous verrez quel succès elle aura. Ce conseil fut suivi, et cette pièce lui donna une grande réputation. »

Voilà deux personnes qui parlent d’un ton bien affirmatif du mauvais succès de la tragédie d’*Alexandre*, représentée par la troupe de Molière, et de la réussite de cette même tragédie, jouée ensuite par la troupe de l’Hôtel de Bourgogne ; cependant Robinet, contemporain de cet événement, dit formellement que les deux troupes jouèrent la tragédie d’*Alexandre* le même jour. Dans l’apostille du 29 novembre que nous avons rapporté, il annonce ce fait :

Mais on attend deux Alexandres.

Enfin, lorsque cette pièce parut, voici comme il s’exprima :

*Lettre en vers de Robinet du 20 décembre 1665.*

                            Le Grand Alexandre,

Lequel après des deux mille ans,

Qu’il fut le fléau des Persans,

A repris nouvelle origine

D’un poétique Racine,

*$389$ Qui le produit même à la fois,*

*Sur deux des théâtres françois*[[23]](#footnote-23)*.*

Où la Cour et le peuple admire,

Ce grand et belliqueux sire,

Parlant, non en macédonien,

Ains, en notre langue et très bien,

…………………………………

Toujours le fils de Jupiter,

Qu’il faisait mauvais dépiter,

J’entends le fameux Alexandre,

Qui de ce Dieu se crut descendre,

*Paraît, comme on sait à la fois,*

*Sur nos deux théâtres françois.*

De l’auteur admirez l’adresse !

Car pour ce vainqueur de la Grèce,

Ce n’est pas trop de ces deux lieux,

Sachant que cet ambitieux,

Souhaitait en faisant la guerre,

Être vu de toute la terre ;

Dimanche[[24]](#footnote-24) en son Palais-Royal,

Je l’allai voir d’un cœur féal.

J’y découvris en perspective,

Agréable et récréative,

Les pavillons, et campements,

Qui pour lui furent si charmants,

Et je le vis aussi lui-même[[25]](#footnote-25),

Dedans une jeunesse extrême,

Mais beaucoup plus beau qu’il n’était,

Quand l’univers il conquêtait.

$390$ D’ailleurs, il me parut plus tendre,

Que ne fut l’ancien Alexandre.

Mais à dire la vérité,

Ici sa jeune Majesté,

A bien pour objet de sa flamme,

Une tout autre aimable Dame[[26]](#footnote-26),

Ô justes Dieux qu’elle a d’appas,

Et qui pourrait ne l’aimer pas !

Sans rien toucher de sa coiffure,

Et de sa belle chevelure,

Sans rien toucher de ses habits,

Semés de perles et de rubis,

Et de toute la pierrerie,

Dont l’Inde brillante est fleurie.

Rien n’est si beau, ni si mignon,

Et je puis dire tout de bon,

Qu’ensemble amour, et la nature,

D’elle ont fait une mignature,

Des appas, des grâces, des ris,

Qu’on attribuait à Cypris.

Là Porus[[27]](#footnote-27) fait aussi son rôle,

Et généreusement contrôle,

Ce grand vainqueur de l’univers,

Lors même qu’il le tient aux fers,

Ainsi que la grande Axiane[[28]](#footnote-28),

Brillante comme une Diane,

Tant par ses riches vêtements,

Que par tous ses attraits charmants,

$391$ Qui font que ce Porus soupire,

Pareillement sous son empire.

Enfin j’y vis sous des habits,

Qui sont sans doute aussi de prix,

Ephestion, avec Taxile[[29]](#footnote-29),

Et certes il est difficile

De pouvoir rien trouver de tel,

Si ce n’est peut-être à l’Hôtel[[30]](#footnote-30).

…………………………………

En décembre le vingt-six.

[…]

### Tome XIII, p. x-xiij. Préface [extrait]

$x$ « [[31]](#footnote-31)Il y avait alors (1665) deux troupes de comédiens[[32]](#footnote-32). Celle de Molière, et celle de l’Hôtel de Bourgogne. L’*Alexandre* fut joué d’abord par la troupe de Molière, mais l’auteur, mécontent des acteurs, leur retira sa pièce, et la donna $xj$ aux comédiens de l’Hôtel de Bourgogne. (Après ce texte, M. Racine joint la note qui suit.) C’est ainsi que cette pièce dans sa naissance fut jouée par les deux troupes, mais dans l’*Histoire du théâtre français*, tome IXe, il est dit qu’elle fut jouée le même jour sur les deux théâtres ; ce qui n’est pas vraisemblable. »

À cette négation de M. Racine nous employons la réponse que Sosie fait à Amphytrion.

[[33]](#footnote-33)Non, vous avez raison, et la chose à chacun

            Hors de créance doit paraître.

            C’est un fait à n’y rien connaître,

Un conte extravagant, ridicule, importun ;

            Cela choque le sens commun ;

            Mais cela ne laisse pas d’être.

Car ce fait a été prouvé très clairement à l’article de la tragédie d’*Alexandre*, de feu M. Racine, pages 388 et 389 du $xij$ tome IXe de l’*Histoire du théâtre français*. Mais, pour éviter la moindre peine au lecteur, nous allons encore une fois rapporter cette preuve. Le passage n’est pas long.

*Lettre en vers de Robinet, du 20 décembre 1665*[[34]](#footnote-34)*.*

… Le Grand Alexandre,

Lequel après des deux mille ans,

Qu’il fut le fléau des Persans,

A repris nouvelle origine

D’une poétique Racine,

*Qui le produit même à la fois,*

*Sur deux des théâtres françois.*

…………………………………

Toujours le fils de Jupiter,

Qu’il faisait mauvais dépiter,

J’entends le fameux *Alexandre*,

Qui de ce Dieu se crut descendre,

*Paraît, comme on sait à la fois,*

*Sur nos deux théâtres françois.*

*De l’auteur admirez l’adresse !*

*Car pour ce vainqueur de la Grèce,*

*Ce n’est pas trop de ces deux lieux*, etc.

Nous prions les personnes non prévenues d’examiner si dans ce que l’on vient de rapporter on peut entendre que les deux troupes ne jouèrent la tragédie de feu M. Racine que l’une après l’autre.

[…]

# X

# Autres textes

## Au sujet de Molière et Donneau de Visé

### 1667. *La Veuve à la mode* [extraits]

$156$ Comédie en un acte, en vers, de M. de Visé, représentée sur le théâtre du Palais-Royal, le dimanche neuvième mai.

On peut comparer le raccommodement de MM. Corneille et Molière à ceux des seigneurs dans lesquels les vassaux des uns et des autres se trouvent compris sans y être appelés ; M. de Visé, qui s’était si fortement déchaîné contre Molière, fut obligé de suivre l’exemple de M. Corneille, qui donnait ses pièces au théâtre du Palais-Royal. M. Molière de son côté n’eut pas lieu d’en être fâché, avec de faibles talents, le nouveau poète eut le bonheur de s’attirer des applaudissements : il est vrai que le jeu des acteurs y contribuait beaucoup, mais qu’importe, la troupe y trouvait son avantage, et s’attachait un auteur qui aurait travaillé pour l’un des deux autres.

[…]

$162$ Mlle de Brie, qui joignait à une figure des plus gracieuses des talents supérieurs pour les amoureuses comiques, remplissait le rôle de la Veuve ; et Mlle Molière, celui d’Orphise.

$163$ Robinet parle de cette petite comédie en plusieurs endroits de ses lettres en vers […].

Voici l’éloge qui en donne dans sa lettre du 22 du même mois.

*La Veuve à la mode* se joue

            Et franchement je vous avoue,

Que si l’on veut bien rire, il faut la voir exprès,

            Voyez-la donc je vous en prie,

            Elle paraît sous les attraits,

            De Mademoiselle de *Brie*,

Qui veuve aurait bientôt un époux jeune et frais.

$164$             D’ailleurs la mignarde *Moliere*,

            Y fait le rôle d’une sœur,

            Avec qui l’amoureux mystère,

            Est, je crois, plein de douceur.

Cette comédie fut reprise avec succès l’hiver suivant : car Robinet, après avoir parlé, dans sa lettre du 12 novembre 1667, de *Délie*, pastorale, et de *L’Embarras de Godart*, comédie de M. de Visé, ajoute :

Avecque *La Veuve à la mode*,

Où presque à chaque période,

On rit à… mais voyez comment,

Et vous ferez plus sagement[[35]](#footnote-35).

## Au sujet d’*Amphitryon*

### 1668. *Les Faux Moscovites*

1. [MARGIN] \* On trouvera la vie de M. de Visé après l’article de *Délie*, pastorale, sous l’année 1667. [↑](#footnote-ref-1)
2. [MARGIN] (\*) Scène XII. [↑](#footnote-ref-2)
3. [MARGIN] \* *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Molière*. [↑](#footnote-ref-3)
4. [MARGIN] \* Vers de *L’École des femmes*. [↑](#footnote-ref-4)
5. [MARGIN] (\*) Scène IV. [↑](#footnote-ref-5)
6. [MARGIN] (\*) Cette comédie nous apprend que Molière jouait le rôle de Mascarille avec un masque. [↑](#footnote-ref-6)
7. [BOTTOM] (a) On présume que Beauchâteau joua le rôle d’Alcippe dans la comédie du *Menteur*, de Pierre Corneille. Voyez l’article de *Bellerose*, tome V, p. 25. [↑](#footnote-ref-7)
8. [MARGIN] \* L’auteur voulait oublier *Le Duel fantasque, ou les Valets rivaux*, comédie en un acte, qui avait paru l’année précédente. [↑](#footnote-ref-8)
9. [BOTTOM] (a) M. Rosimont fit paraître en 1670 *L’Avocat sans étude*, comédie en un acte : et *Le Qui pro Quo, ou le Valet étourdi*, comédie en trois actes, qui fut jouée en 1671. C’est vraisemblablement de la dernière dont il veut parler ici. [↑](#footnote-ref-9)
10. [MARGIN] (1) Mercredi 27 novembre. [↑](#footnote-ref-10)
11. [MARGIN] (2) Le roi Casimir, abbé de Saint-Germain. [↑](#footnote-ref-11)
12. [MARGIN] (3) Le Festin de Pierre, au Marais. [↑](#footnote-ref-12)
13. [MARGIN] (\*) Avis de M. Corneille de L’Isle. [↑](#footnote-ref-13)
14. [BOTTOM] (a) M. Corneille de L’Isle s’est trompé en disant que *Le Festin de Pierre* ne parut que peu de temps avant la mort de Molière. Cette comédie fut représentée le 15 février 1665. Voyez son article tome IX, p. 343 de cette *Histoire*. [↑](#footnote-ref-14)
15. BOTTOM] (b) Voici une quittance donnée par Mllle Molière à la troupe de la rue Mazarine, qui fait connaître que si M. Corneille a cédé aux instances de *quelques personnes qui avaient tout pouvoir sur lui*, il sut unit son profit à sa déférence : « Je soussigné, confesse avoir reçu de la troupe, en deux paiements la somme de deux mille deux cents livres, tant pour moi, que pour *M. Corneille*, de laquelle somme je suis créancière avec ladite troupe, et dont elle est demeurée d’accord pour l’achat de la pièce du *Festin de Pierre*, qui m’appartenait, *et que j’ai fait mettre en vers par ledit sieur Corneille*… dont je quitte la troupe, et tous autres. Fait à Paris ce 3 juillet 1677. *Signé*, Armande-Grésinde-Claire-Élisabeth Béjart. » [↑](#footnote-ref-15)
16. [MARGIN] (\*) *Mercure galant*, tome I, année 1677, pour les mois de janvier, février et mars, p. 32-37. [↑](#footnote-ref-16)
17. [BOTTOM] (a) M. de Visé n’a pas eu la mémoire plus heureuse que M. Corneille au sujet du temps que parut pour la première fois *Le Festin de Pierre*. [↑](#footnote-ref-17)
18. [BOTTOM] (a) À la cinquième représentation, on y joignit *Le Médecin volant* ; à la huitième, *Gorgibus dans le sac*, et à la onzième une danse ; en tout quinze représentations. *Registre de Molière*. [↑](#footnote-ref-18)
19. [MARGIN] \* Préface de *La Thébaïde*. [↑](#footnote-ref-19)
20. [BOTTOM] (a) « (\*) J’ai ouï dire à des amis particuliers de M. Racine que lorsqu’il fit sa *Thébaïde*, dont Molière lui avait donné le plan, il n’avait presque rien changé à deux récits admirables qui sont dans l’*Antigone* de Rotrou, soit qu’il crut ne pouvoir mieux faire que de retirer deux si beaux morceaux de la poussière où ils étaient ensevelis ; soit que Molière ne lui ayant donné que six semaines pour achever cette pièce\*, il ne lui fut pas possible de faire autrement ; mais l’ayant fait imprimer quelque temps après qu’elle eut été représentée, il la mit en l’état que nous la voyons aujourd’hui. » Nous ne garantissons point ce fait anecdote, rapporté par M. de La Grange-Chancel. Nous le citons tout simplement.

    (\*) Préface de la nouvelle édition des *Œuvres* de M. de La Grange-Chancel, p. 38.

    \* Voyez la *Vie de Molière*, par Grimarest. [↑](#footnote-ref-20)
21. [MARGIN] (\*) *Bolæana*, édition in-12, p. 104. [↑](#footnote-ref-21)
22. [MARGIN] (\*) *Fureteriana*, in-12, Paris, p. 104 et 105. [↑](#footnote-ref-22)
23. [MARGIN] (1) Le Palais-Royal et l’Hôtel de Bourgogne. [↑](#footnote-ref-23)
24. [MARGIN] (2) 14 décembre. [↑](#footnote-ref-24)
25. [MARGIN] (3) La Grange. [↑](#footnote-ref-25)
26. [MARGIN] (1) Mlle Molière. [↑](#footnote-ref-26)
27. [MARGIN] (2) La Thorillière. [↑](#footnote-ref-27)
28. [MARGIN] (3) Mlle Du Parc. [↑](#footnote-ref-28)
29. [MARGIN] (1) Du Croisy, et Hubert. [↑](#footnote-ref-29)
30. [MARGIN] (2) De Bourgogne. [↑](#footnote-ref-30)
31. [MARGIN] (\*) *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, p. 55 et 55. [↑](#footnote-ref-31)
32. [BOTTOM] (a) M. Racine veut sans doute ignorer que lorsque la tragédie d’*Alexandre* de M. son père parut, il y avait trois théâtres de comédiens français à Paris. Celui *du Marais*, dont il ne parle pas, a subsisté jusqu’en 1673. *Voilà encore du certain.* [↑](#footnote-ref-32)
33. [MARGIN] (\*) *Amphytrion*, acte II, scène I. [↑](#footnote-ref-33)
34. [BOTTOM] (a) Robinet faisait paraître sa *Lettre en vers* à la fin de chaque semaine. [↑](#footnote-ref-34)
35. [BOTTOM] (a) Le 5 août Tartuffe, comédie en vers, en cinq actes, de *M. Molière*, fut représentée et défendue le lendemain, et comme cette défense subsista jusqu’au 9 février 1669, que cette pièce reparut sans interruption ; nous renvoyons à cette année l’article de cette comédie. [↑](#footnote-ref-35)